

REMIGIUSZ POPOWSKI

LA SECONDE SOPHISTIQUE: ESSAI DE DÉFINITION

Le terme de «seconde sophistique» apparaît dans les ouvrages de synthèse portant sur la littérature de la Grèce antique, élaborés à l'époque de l'Empire romain (de la fin du I^{er} siècle av. J.-C. au VI^e siècle ap. J.-C.). D'après les manuels, son programme rhétorico-littéraire invitait à remplir les œuvres, même traitant de sujets futiles, d'éléments érudits, et à les composer dans le dialecte attique, utilisé aux V^e et IV^e siècles av. J.-C., et non pas dans la langue de l'époque. Cet atticisme devait se manifester sur les plans lexical et grammatical. Comme dans la poésie de l'époque hellénistique (III^e – I^{er} siècles av. J.-C.), de même maintenant, dans la prose artistique, écrite et oratoire, on attendait de l'auteur des connaissances solides, profondes et étendues. Si les poésies érudites d'autrefois étaient le fait de poètes talentueux et cultivés, ici ce sont les meilleurs diplômés des écoles rhétoriques qui aspirent au laurier du maître de la parole savante. Les plus brillants et les plus célèbres d'entre eux étaient appelés sophistes, σοφοί, σοφισταί.

La création artistique des représentants de la seconde sophistique était mimétique, parce qu'elle imitait l'érudition des poètes alexandrins, la langue des prosateurs attiques, les thèmes philosophiques et linguistiques propres aux sophistes des V^e et IV^e siècles av. J.-C. et l'omniscience d'Homère, en ranimant et en perpétuant la mémoire du passé héroïque et glorieux des Grecs. Elle favorisait le discours à la deuxième personne, c'est-à-dire qu'elle préférait s'exprimer sur le mode conversationnel, dialogique, épistolaire, sous forme d'un traité adressé à un particulier, d'une description ou d'un récit, conformément au principe selon lequel tout discours doit avoir un auditeur actif¹. Même si elles traitaient un thème banal ou fictionnel, les œuvres

Prof. Remigiusz POPOWSKI SDB – Institut de la philologie classique à l'Université Catholique de Lublin; adresse pour correspondance: ul. Pawłowa 36, 20-455 Lublin; E-mail: rempo@kul.lublin.pl

¹ Cf. PHILOSTRATUS MAIOR, *Imagines, Prologus*, 5.

de la seconde sophistique, aussi bien écrites que récitées, étaient imprégnées d'histoire, puisqu'elles se référaient aux époques anciennes, à leur littérature, à leurs us et coutumes, à leurs objets d'art.

Certains spécialistes de la littérature grecque soutiennent que le courant artistique de la seconde sophistique, inauguré au I^{er} siècle ap. J.-C., a connu un vif épanouissement jusqu'aux abords du V^e s.²; d'autres, par contre, le trouvent tari déjà vers la fin du règne de la dynastie syrienne des Sévères, c'est-à-dire à la mort de l'empereur Alexandre en 235³. Les premiers représentants de ce courant sont Niketes de Smyrne, Isée de Syrie, Scopelianus des Clazomènes et, le plus connu d'entre eux, Dion de Prusa (env. 40-115 ap. J.-C.). Sous le règne des empereurs Trajan (98-117 ap. J.-C.) et Hadrien (117-138 ap. J.-C.), les sophistes (surtout Favorinus d'Arelate, Dionise de Milet, Lollianus d'Ephèse, Marc de Byzance et le grand Antonius Polémon de Laodicée) ont connu une grande popularité. L'époque du règne de Antonin Pius (138-161) et de Marc Aurèle (161-180) peut être appelée, dans l'histoire de la seconde sophistique, l'époque d'Hérode Atticus, homme d'état, orateur, éducateur de quelques empereurs et de toute une génération d'excellents sophistes. Parmi ses contemporains, il convient de signaler Elius Aristide, Alexandre Péloplaton de Séleucie, Philagre de Cilicie, Théodote d'Athènes et, le plus célèbre alors et connu aujourd'hui en raison du nombre des œuvres conservées, Lucien de Samosate qui surpassait tous les autres par la virtuosité de sa parole, par sa fantaisie et son élan. La génération suivante des sophistes, majoritairement les disciples d'Hérode Atticus, est contemporaine de la dynastie des Sévères, dont le règne s'étend de 193 à 235 ap. J.-C. Outre Philostrate Flavius, auteur particulièrement doué et créatif, y appartiennent Ptolémée de Naucratis, champion d'improvisation rhétorique, Héraclide de Licie, Hadrien de Tyre, Apollonios de Naucratis, Aspasius de Ravenne, Evodianus de Smyrne, Pollux de Naucratis, Antipater d'Hiérapolis⁴. Des renseignements sur les représentants de la seconde sophi-

² U. v. WILAMOWITZ-MÖLLENDORF, «Asianismus und Atticismus», *Hermes. Zeitschrift für Classische Philologie*, 35 (1900), p. 15.

³ S. NICOSIA, «La seconda sofistica», [in:] *Lo spazio letterario della Grecia antica*, direttori Giuseppe Cambiano, Luciano Canfora, Diego Lanza, vol. 1: *La produzione e la circolazione del testo*, t. 3: *I Greci e Roma*, Roma 1994, p. 87.

⁴ V. A. SIRAGO, «La seconda sofistica come espressione culturale della classe dirigente del II sec.», [in:] *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt. Geschichte und Kultur Roms im Spiegel der neueren Forschung*, Teil 2: *Principat*, Bd. 33: *Sprache und Literatur. (Allgemeines zur Literatur des 2. Jahrhunderts und einzelne Autoren der trajanischen und frühhadrianischen Zeit)*, hrsg. von Wolfgang Haase, 1. Teilband, Berlin 1989, p. 38 sqq.

stique se trouvent dans la *Vitae Sophistarum* de Philostrate Flavius. La *Real-Encyclopedie*, à l'entrée «Die zweite oder neue Sophistik», énumère 281 représentants de ce courant⁵.

Ce bref aperçu ne montre qu'un aspect de la seconde sophistique. En fait, il est difficile de la définir de façon rigoureuse, ce qui se voit dans les discussions des spécialistes. Le problème fondamental est celui de l'impossibilité de connaître toutes les œuvres de ce courant. Bon nombre d'excellentes allocutions étaient prononcées publiquement, mais sans être transcrites, et une grande quantité de celles qui l'ont été se sont perdues au cours des siècles. Il n'est pas non plus facile de séparer la sophistique et la rhétorique de l'époque, parce que, sans être confondues, elles se pratiquaient dans les mêmes écoles. A part cela, selon l'analyse des textes-sources conservées, l'image de la sophistique issue de la *Vita Sophistarum* de Philostrate diffère de celle qui résulte des œuvres des sophistes eux-mêmes⁶. En outre, une étude complète de la seconde sophistique devrait comprendre aussi son histoire, son rapport à la philosophie, sa pratique de l'asianisme et de l'atticisme, l'étendue et la genèse de ce qu'on appelle restauration atticiste, la réception contemporaine de ses œuvres, son impact sur d'autres genres d'écriture, etc.

Du point de vue historique, la seconde sophistique est considérée dans certains ouvrages comme un mouvement patriotique des Grecs⁷, né de leur mécontentement politique et de leur nostalgie du passé glorieux. A partir de 146 av. J.-C., la Grèce était soumise à Rome; tout d'abord, elle faisait partie de la province de Macédoine et, à partir de 27 av. J.-C., elle s'est instituée, sous le nom d'Achaïe, en une unité administrative autonome de statut légal équivalent à celui d'une province. La conquête romaine s'est traduite dans sa première phase par les déportations de milliers de personnes, la dévastation d'œuvres d'art, la dégradation des villes, l'extinction de l'activité des autorités locales, le délaissement des traditions religieuses, l'ébranlement de la foi dans les idéaux éthiques universels, l'appauvrissement de la population. Dans cette situation, les plus cultivés et le plus conscients des Grecs ont

⁵ K. GERTH, « Die Zweite oder Neue Sophistik », RE 8. Supplbd. (1956), col. 731 sqq.

⁶ NICOSIA, *op. cit.*, p. 88.

⁷ W. C. WRIGHT, [Introduction à] Philostratus, Eunapius, *The Lives of the Sophists*, with an english translation by W. C. Wright, Cambridge 1921, p. XIX; E. L. BOWIE, « The Importance of Sophists », *Yale Classical Studies*, vol. 27: *Later Greek Literature*, Cambridge 1982, p. 29 sqq.; NICOSIA, *op. cit.*, p. 96; cf. J.-J. FLINTERMAN, *Power, Paideia and Pythagoreanism. Greek Identity, Conceptions of the Relationship between Philosophers and Monarchs and Political Ideas in Philostratus' "Life of Apollonius"*, Amsterdam 1995, p. 50 sqq.

fondé un mouvement de renouveau moral et patriotique, basé sur la mémoire de la gloire passée et du grand patrimoine culturel des cités, notamment d'Athènes. Ils cherchaient à rétablir l'usage du pur dialecte attique, des anciens rites, le culte des dieux et des héros homériques; ils archivaient leur riche patrimoine, ils s'attachaient à montrer, tel Plutarque, que les Grecs n'étaient pas inférieurs aux Romains, même dans les domaines que ceux-ci considéraient comme leur spécialité exclusive: la législation, l'administration, l'armée. Mais ce qu'ils considéraient comme l'héritage grec le plus précieux c'est ce que l'on désigne par le mot *σοφία*, c'est-à-dire la philosophie, la sagesse éthique et religieuse, les différentes sciences, la maîtrise de divers arts qui ont produit une magnifique littérature, architecture, sculpture, peinture et œuvres d'artisanat.

La seconde sophistique s'est proclamée gardienne et propagatrice de cette *σοφία* grecque⁸. Ses adeptes, les sophistes, *σοφοί*, *σοφιστάι*, devenaient d'incontestables maîtres de cet énorme héritage de la sagesse et de l'histoire grecques pour les transmettre dans leurs écrits, même traitant des sujets banals (comme par exemple un éloge d'une mouche ou de la calvitie), ou dans des discours publics. Toutes ces œuvres étaient rédigées dans la langue des Athéniens de l'époque classique. La seconde sophistique ainsi conçue avait le caractère panhellénique⁹, ce dont témoigne la grande popularité des concours d'art oratoire sophistiques. Les tenants des positions radicales allaient jusqu'à réclamer l'atticisation non seulement de la langue mais aussi de la manière de s'habiller, de se nourrir, de se servir d'instruments domestiques, etc.¹⁰ Le sophiste était alors considéré comme un homme des lettres, de la culture, de la science, comme un représentant des hautes sphères sociales¹¹.

Certains autres spécialistes de l'histoire grecque et romaine soutiennent cependant que la seconde sophistique n'était pas un produit de la nostalgie éprouvée par les Grecs à l'égard de leur passé glorieux et qu'elle n'était pas un mouvement de résistance contre l'occupant¹². Bien au contraire, ils voient ses origines dans la fascination des Romains par la culture grecque. En effet,

⁸ Cf. B. P. REARDON, *Courants littéraires grecs des II^e et III^e siècles après J.-C.*, Paris 1971, p. 17.

⁹ A. BOULANGER, *Aelius Aristide et la sophistique dans la province d'Asie au II^e siècle de notre ère*, Paris 1923, p. 57.

¹⁰ E. L. BOWIE, « Greeks and Their Past in the Second Sophistique », [in:] *Studies in Ancient Society. Past and Present Series*, general editor: Trevor Aston, edited by M. I. Finley, London 1974, p. 202 sq.

¹¹ NICOSIA, *op. cit.*, p. 107.

¹² G. W. BOWERSOCK, *Greek Sophistes in the Roman Empire*, Oxford 1969, p. 15 sqq.

déjà l'empereur Auguste lui-même s'attachait à diffuser la légende selon laquelle les fondateurs de l'*Imperium Romanum* étaient d'ascendance grecque. Les souverains romains ultérieurs, par exemple Néron, Hadrien, Marc Aurèle, eux aussi étaient de grands admirateurs de la culture hellénique. En général, le II^e siècle ap. J.-C., dans toute la *oikoumenê* romaine, se distinguait par une complaisance marquée pour tout ce qui relevait du passé. Comme le soutient E. L. Bowie, l'atticisme linguistique des sophistes faisait partie d'une tendance générale à archaïser¹³. Les gens de l'époque s'intéressaient à l'histoire et à la géographie de toutes les régions de l'empire, si bien que, dans les écrits grecs et romains, au début de la seconde sophistique, on remarque un grand essor de l'historiographie (historiographes latins: Pline l'Ancien, Tacite, Aulus Gellius, Suétone, et grecs: Arrien, Appien, Plutarque). Ce ne sont pas seulement les Grecs qui se tournaient nostalgiquement vers la grandeur et les libertés démocratiques des Athènes du V^e siècle av. J.-C., les Romains eux aussi, à cette époque, se rappelaient avec une certaine mélancolie les *libertas* des citoyens de leur ancienne république. Une certaine tendance *retro* s'est affirmée dans le milieu de riches habitants de l'empire; elle se manifestait entre autres par les collections des œuvres d'art grec, originaux ou au moins imités, par la forme archaïque des caractères sur les inscriptions ou par les voyages touristiques vers la partie grecque de l'empire. A Athènes, on cherchait à rétablir les anciens systèmes de mesures et de datation, ce qui a remis en l'honneur les mots tels que plètre, parasang, stadion et autres¹⁴. On peut se demander cependant pourquoi les descriptions sophistiques du passé faisaient abstraction de l'époque alexandrine, sans oublier pour autant le personnage d'Alexandre le Grand. Ceci se voit notamment dans *Vitae Sophistarum* de Philostrate qui traite des sophistes de l'époque classique pour passer directement à Niketes vivant dans la seconde moitié du I^{er} siècle ap. J.-C. Selon G. Anderson, les Grecs considéraient comme peu glorieuse leur histoire postérieure à la bataille de Chéronée (338 av. J.-C.)¹⁵ et c'est peut-être ce regard critique qui était une des principales raisons du rejet de la langue *koinê* introduite et répandue à cette époque. Ils cherchaient à l'effacer de leur mémoire et à ranimer et restaurer tout ce qui, la langue y comprise, constituait jadis leur plus grande gloire.

¹³ E. L. BOWIE, « Greeks and Their Past », p. 166 sq.

¹⁴ *Ibid.*, p. 201.

¹⁵ G. ANDERSON, « The Second Sophistic. Some Problems of Perspective », [in:] D. A. RUSSEL (éd.), *Antonine Literature*, Oxford 1990, p. 95.

G. B. Kerferd s'attache à prouver que le terme σοφός désignait originellement les poètes, les voyants et les sages dont le savoir et les talents seraient de nature divine. A partir du V^e siècle av. J.-C., on a recommencé à appeler sophistes ceux dont les œuvres révélaient un grand talent, c'est-à-dire les poètes, surtout Homère et Hésiode, les musiciens, les chiromanciens, les fameux «sept sages», les présocratiques et d'autres personnes exceptionnelles¹⁶. Plus tard, le terme *sophiste* était associé à la grande maîtrise professionnelle basée non plus sur l'inspiration divine mais sur la raison et sur un savoir acquis.

B. Cassin déprécie le programme de la seconde sophistique (ou limite seulement sa portée) en considérant comme sa tâche principale μίμησις ῥητορικῆ. Cette imitation était enseignée dans les écoles rhétoriques à travers l'examen des œuvres des poètes, des philosophes, des historiens et des orateurs des époques passées, spécialement de l'époque attique classique¹⁷. Selon Cassin, si la sophistique rhétorique transposait artistiquement toutes ces œuvres, ce n'était pas dans une optique cognitive, mais, surtout dans le roman, dans une perspective esthétique, non pas pour σημαίνειν τι, mais pour λόγου χάριν¹⁸. Le sophiste savait se servir de la parole comme d'un poison, φάρμακον, tantôt guérisseur, tantôt enivrant¹⁹; son intention était de parler de manière convaincante à 'quelqu'un' et non pas de lui parler de 'quelque chose'²⁰. Son discours ne suivait pas la tradition de la sémantique lexicale, mais la récréait, non ἐστι, mais γίγνεται, animé par le souci de convaincre l'auditeur et de lui procurer des sensations esthétiques conformément à l'opinion selon laquelle toute parole, dans sa dimension sémantique, est une création individuelle et autonome de son énonciateur²¹. Pour le sophiste, la parole avait une valeur oraculaire, μηνυτικόν, et l'oracle était toujours vrai, qu'il s'accomplît ou non²². Selon Cassin, le programme rhétorique de la seconde sophistique était ainsi identique à celui de la sophistique classique²³, à cette différence près que, la première sophistique ne confondait pas encore

¹⁶ G. B. KERFERD, *The Sophistic Movement*, Cambridge 1981, p. 24 sq.

¹⁷ B. CASSIN, «Du faux ou du mensonge à la fiction. (De pseudos à plasma)», [in:] B. CASSIN, M. E. BLANCHARD, A. BRANCACCI (et 7 al.), *Le plaisir de parler. Études de sophistique comparée*, Paris 1986, p. 23.

¹⁸ *Ibid.*, p. 23 et 25.

¹⁹ *Ibid.*, p. 10.

²⁰ *Ibid.*, p. 10 et 15.

²¹ *Ibid.*, p. 17.

²² *Ibid.*, p. 18.

²³ *Ibid.*, p. 9.

la rhétorique avec la poésie ; la seconde sophistique, par contre, a identifié les deux choses, d'où l'absence quasi totale de la création poétique autonome à cette époque-là²⁴.

V. A. Sirago trouve également que les sophistes de la période de l'empire romain ne faisaient que de la belle parole²⁵. S'ils intervenaient publiquement, ce n'est pas pour traiter une question urgente, mais pour amuser leurs auditeurs. Ils formaient une sorte de mouvance littéraire à l'échelle impériale. Ils s'employaient à ce que leur parole soit puisée dans le vocabulaire des auteurs de l'époque classique et qu'elle se plie aux exigences de la grammaire attique, mais ils arrivaient aussi à la draper d'un pathétique asiatique, enrichi de motifs gorgiens et même d'éléments plus frustes du style attique²⁶. La sophistique était ainsi, dans les mains des autorités romaines, un instrument de l'unification culturelle de l'empire. Tel était jadis le rôle de l'hellénisme à l'époque alexandrine en Orient, et tel il est maintenant, même si sous une autre forme, en Occident²⁷.

Le terme de *seconde sophistique* a été introduit par son principal représentant, Philostrate (env. 170 – env. 245 ap. J.-C.), c'est donc chez lui qu'il faut chercher la définition de ce courant. La source principale de renseignements en la matière est sa *Vitae Sophistarum*, ainsi que d'autres œuvres, surtout sa *Vita Apollonii*. Sa conception du sophiste pourrait se déduire de la *Vitae Sophistarum*, mais, dans l'introduction au livre I, Philostrate lui-même en donne la définition suivante :

(1) Τὴν ἀρχαίαν σοφιστικὴν ῥητορικὴν ἠγεῖσθαι χρῆ φιλοσοφοῦσαν· διαλέγεται μὲν γὰρ ὑπὲρ ὧν οἱ φιλοσοφοῦντες, ἃ δ' ἐκείνοι τὰς ἐρωτήσεις ὑποκαθήμενοι καὶ τὰ σμικρὰ τῶν ζητουμένων προβιβάζοντες οὕτω φασὶ γινώσκειν, ταῦθ' ὁ παλαιὸς σοφιστῆς ὡς εἰδὼς λέγει. Προοίμια γοῦν ποιεῖται τῶν λόγων τὸ 'οἶδα' καὶ τὸ «γινώσκω» καὶ «πάλαι διέσκεμμαι» καὶ «βέβαιον ἀνθρώπῳ οὐδέν». Ἡ δὲ τοιαύτη ἰδέα τῶν προοιμίων εὐγένειάν τε προσηγεῖ τῶν λόγων καὶ φρόνημα καὶ κατάληψιν σαφῆ τοῦ ὄντος. Ἦρμοσται δ' ἡ μὲν τῇ ἀνθρωπίνῃ μακτικῇ, ἣν Αἰγύπτιοί τε καὶ Χαλδαῖοι καὶ πρὸ τούτων Ἴνδοι ζυνέθεσαν, μυρίοις ἀστέρων στοιχαζόμενοι τοῦ ὄντος, ἡ δὲ τῇ θεσπιωδῶ τε καὶ χρηστηριώδει· (2) καὶ γὰρ δὴ καὶ τοῦ Πυθίου ἔστι ἀκούειν

οἶδα δ' ἐγὼ ψάμμου τ' ἀριθμὸν καὶ μέτρα θαλάσσης,
καὶ

²⁴ *Ibid.*, p. 22.

²⁵ SIRAGO, *op. cit.*, p. 37 sqq.

²⁶ O. SCHÖNBERGER, «Die Bilder des Philostratos», [in:] G. BOEHM, H. PFOTENHAUER (Hrsg.), *Beschreibungskunst – Kunstbeschreibung. Ekphrasis von der Antike bis zur Gegenwart*, München 1995, p. 161.

²⁷ SIRAGO, *op. cit.*, p. 56.

τεῖχος Τριτογενεῖ ξύλινον διδοῖ εὐρύοπα Ζεύς,
καὶ

Νέρων, Ὀρέστης, Ἀλκμέων μητροκτόνοι,
καὶ πολλὰ τοιαῦτα ὡσπερ σοφιστοῦ λέγοντος. (3) Ἡ μὲν δὴ ἀρχαία σοφιστικὴ καὶ τὰ φιλοσοφούμενα ὑποτιθεμένη διήκει αὐτὰ ἀποτάδην καὶ ἐς μῆκος· διελέγετο μὲν γὰρ περὶ ἀνδρίας, διελέγετο δὲ περὶ δικαιοσύνης, ἡρώων τε πέρι καὶ θεῶν καὶ ὅπη ἀπεσχημάτισται ἡ ἰδέα τοῦ κόσμου. Ἡ δὲ μετ' ἐκείνην, ἣν οὐχὶ νέαν (ἀρχαία γάρ), δευτέραν δὲ μᾶλλον προσρητέον, τοὺς πένητας ὑπετυπώσατο καὶ τοὺς πλουσίους καὶ τοὺς ἀριστέας καὶ τοὺς τυράννους καὶ τὰς ἐς ὄνομα ὑποθέσεις, ἐφ' ἃς ἡ ἱστορία ἄγει. Ἦρξε δὲ τῆς μὲν ἀρχαιοτέρας Γοργίας ὁ Λεοντῖνος ἐν Θεσσαλοῖς, τῆς δὲ δευτέρας Αἰσχίνης ὁ Ἀτρομήτου τῶν μὲν Ἀθήνησι πολιτικῶν ἐκπεσῶν, Κάρια δ' ἐνομιλήσας καὶ Ἰόδω.

(1) Antiqua sophistarum ars existimanda rhetorica philosophans; disserit enim de eisdem, de quibus philosophi, quae vero illi in interrogationibus subdoli ac minutis quaestionum particulas excolentes nondum se aiunt cognovisse, haec antiquus sophista profert tanquam cognita. Quare orationem exorditur sic, « scio » et « cognosco » et « dudum dispexi » et « certum homini nihil ». Tale autem exordii genus ingenuam orationis indolem prodit et animi fiduciam claramque rei apprehensionem. Similisque est illa humanae vaticinationi, quam Aegyptii et Chaldaei et ante hos Indi constituerunt, ex ingenti astrorum numero quod res est coniecipientes, haec autem divinationi per vates et oracula. (2) Licet enim ex Pythio quoque audire talia,

aequoris est spatium et numerus mihi notus arenae,

et

moenia lignea dat Tritonidi Juppiter altus,

et

Nero, Orestes, Alcmaeo matricidae,

et ejusmodi multa, quae sophistarum more loquutus est. (3) Antiqua igitur sophistica argumenta etiam tractans philosophica longe lateque ea persequuta est; disserebat enim de fortitudine, disserebat de justitia, de heroibus ac diis, et quomodo mundi forma configurata esset. Huic quae successit, quam non novam (antiqua enim ipsa quoque), sed secundam potius appellare par est, pauperes adumbravit et divites et principes et tyrannos et caussas finitas, quas historia suppeditat. Condidit autem antiquiorem Gorgias Leontinus in Thessalia, alteram Aeschines, Atrometi filius, qui ex Atheniensium civitate expulsus in Caria Rhodoque vitam degit²⁸.

Dans les pages suivantes de son introduction, Philostrate affirme que le premier orateur dans l'histoire de la rhétorique, qui prononçait des discours improvisés, était Gorgias (environ 475 – 375 av. J.-C.) ; comme le fait croire Philostrate, l'omniscience de cet auteur :

Παρελθὼν γὰρ οὗτος ἐς τὸ Ἀθηναίων θέατρον ἐθάβρησεν εἰπεῖν «προβάλλετε» καὶ τὸ κινδύνευμα τοῦτο πρῶτος ἀνεφιδέγξατο, ἐνδεικνύμενος δήπου πάντα μὲν εἰδέναι, περὶ παντὸς δ' ἂν εἰπεῖν ἐφειεὶς τῷ καιρῷ.

²⁸ Traductions latines de: Philostratorum et Callistrati *Opera*. Recognovit A. Westermann, Parisiis 1849.

Hic enim quum in Atheniensium theatrum prodiisset, «proponite» dicere ausus ac primus hoc periculum professus est, quo ostentaret et scire sese omnia et de quavis re tempori fidentem posse dicere.

(*Vitae Sophistarum*, I, Prooemium, 4)

Un autre auteur qui s'adonnait à des improvisations publiques était Eschine (env. 390-315 av. J.-C.), fondateur d'une école de rhétorique à Rodos, où il se trouvait exilé (Philostrate, *Vitae Sophistarum*, Prooemium 4).

Ces citations témoignent de la rivalité qui existait à Athènes, où enseignait Philostrate, entre deux sciences les plus prisées : la rhétorique et la philosophie. Selon lui, le sophiste prend le dessus sur le philosophe dans la mesure où il possède, sur l'objet dont il parle, un savoir complet et précis; le philosophe, par contre, est en permanence à la recherche de la vérité et des connaissances, il se perd dans les doutes. On lit bien, dans le discours de Philostrate, une allusion moqueuse à la devise socratique: «Je sais que ne sais rien», et aux dialogues de Platon qui ne conduisent pas les interlocuteurs à une vision claire du problème traité. Le savoir du sophiste vient de la science, étayée par les inspirations divines, voici pourquoi il parle comme un chanteur et comme un prophète; le philosophe, quant à lui, ressemble plutôt à un chiromancien qui fait de vagues prévisions à partir de quelques signes. De plus, la conception de Philostrate suppose, pour un sophiste, une formation à deux niveaux : une formation «technique» d'orateur, acquise dans les écoles rhétoriques, et une vaste formation humaniste comprenant des connaissances philosophiques, historiques, littéraires, naturelles, psychologiques, etc., ainsi que l'observation de la vie quotidienne. Parmi ces érudits se plaçaient les sophistes du V^e et IV^e siècles av. J.-C. et leurs imitateurs de l'époque de l'empire romain, à ceci près que les premiers avaient davantage tendance à traiter des sujets abstraits et philosophiques (éthique, dieux, héros, essence des choses), tandis que les seconds s'intéressaient surtout à l'homme, à l'histoire, à la culture, y compris la littérature et d'autres arts. Le sophiste modèle avait, dans ces domaines, des connaissances complètes, ce qui lui permettait, vu ses compétences d'orateur, de prononcer des allocutions publiques comme le faisaient Gorgias et Eschine. Acquérir la sagesse – selon Philostrate – c'est acquérir des connaissances théoriques et historiques sur la poésie, la musique, la peinture, la sculpture, les métiers, la philosophie, la géométrie, l'astronomie²⁹, etc.

²⁹ Cf. W. TATARKIEWICZ, «Classification of Arts in Antiquity», *Journal of the History of Ideas*, 24 (1963), p. 240.

Pourtant, les connaissances et le talent oratoire ne faisaient pas encore, selon Philostrate, un sophiste idéal. Le portrait littéraire d'Apollonios de Tyane, modèle d'orateur ambulant, veut que le sophiste parfait soit un homme intègre, équilibré, religieux, cordial, indifférent à l'égard des richesses, soucieux avant tout d'approfondir son savoir, plus expert en conversation qu'en allocutions; il devrait, en outre, posséder des facultés supérieures à celles d'un homme moyen, en signe de son intimité avec les dieux, mais en même temps, il devrait penser de manière rationnelle et s'opposer aux pratiques magiques (cf. *Vita Apolloni*, 8, 7). Les disciples d'Apollonios – comme nous l'apprenons dans la *Vita* – «ne s'intéressaient pas à la rhétorique, ῥητορικὴ, et ils dépréciaient ceux qui s'y adonnaient, parce que celle-là n'enseignait qu'à bien discourir; ils s'attachaient davantage à l'étude de la philosophie, φιλοσοφίαν» (8, 21). Dans la même *Vita*, Demetrios donne la définition suivante du sophiste :

Καὶ ἡ μὲν Ἀνύτου καὶ Μελήτου γραφὴ «Σωκράτης» φησι «ἀδικεῖ διαφθειρών τοὺς νέους καὶ δαιμόνια καινὰ ἐπεσάγων», ἡμᾶς δ' οὕτως ἰσχυροῦνται· «ἀδικεῖ ὁ δεῖνα σοφὸς ὢν καὶ δίκαιος καὶ ξυνιεὶς μὲν θεῶν, ξυνιεὶς δ' ἀνθρώπων, νόμων τε πέρι πολλὰ εἰδώς».

Et Anyti quidem Meletique accusatio «Socrates» inquit «perperam agit juvenes corumpens et novos deos inducens». Nos vero accusant sic: «perperam agit hic vel ille, quod sapiens est et justus et divinarum humanarumque rerum gnarus et jure non mediocriter peritus».

(7, 11, 2)

Le héros éponyme y parle de lui-même en ces termes:

Ἐγὼ δὲ γινώσκω μὲν πλεῖστ' ἀνθρώπων, ἅτ' εἰδώς πάντα, οἶδα δ' ὧν οἶδα τὰ μὲν σπουδαίους, τὰ δὲ σοφοῖς, τὰ δ' ἑμαυτῶ, τὰ δὲ θεοῖς.

Ego vero omnium hominum novi plurima, ut qui sciam omnia; quae autem scio, partim bonis viris scio, partim sapientibus, partim mihi ipsi, partim diis.

(7, 14, 2)

Selon Philostrate, Eschine était le personnage modèle pour la seconde sophistique, orateur et acteur, guerrier et homme politique, partisan de la modération dans le style oratoire; dans sa jeunesse, il passait pour un homme de mauvaise trempe, un noceur acquis aux satisfactions dionysiaques (*Vitae Sophistarum*, 1, 18, 2), mais, exilé de sa patrie, il a changé de conduite. Après son installation à Rodos, il menait une vie de sophiste, cultivant les usages doriques et attiques δωρίους ἤθεσιν ἐγκαταμιγνύς ἀττικά (*Vitae*

Sophistarum, 1, 18, 3). C'est aussi lui qui a donné aux sophistes l'exemple de discours énoncé sous l'effet d'inspiration divine, *θείως λέγειν*, ainsi qu'en font ceux qui énoncent des messages oraculaires, *ὥσπερ οἱ τοὺς χρησμοὺς ἀναπνέοντες* (*Vitae Sophistarum*, 1, 18, 4).

Exilé d'Attique en 330 av. J.-C., Eschine demeurait à Rodos, mais il voyageait également sur le continent, en particulier en Asie Mineure (Ephèse, Carie), où a débuté plus tard, sous son influence lointaine, le mouvement de la seconde sophistique³⁰. Sous la domination romaine, les régions et les villes connaissaient une grande prospérité. La paix et le libre échange de marchandises ont profité surtout aux localités portuaires de la vallée de Méandre (Ephèse, Tralles, Smyrne, Laodicée, Hiérapolis, Apamée), mais aussi à Pergamon, Sardes, Thyatire, Philadelphie. Cette opulence se laisse voir encore de nos jours dans les vestiges des temples, des agoras, des portiques, des établissements de bain, des esquèdres³¹. La prospérité a entraîné l'essor de la spiritualité. C'est Ionie en particulier qui est devenue, sous les Antonins, une véritable école de la beauté et un modèle de la subtilité esthétique. La rhétorique tenait alors une place importante dans l'éducation. Le prestige de la belle parole s'est affirmé ensuite à Athènes³², grâce aux louables efforts d'Hérode Atticus (101-177 après J.-C.). Avec le temps, la domination culturelle de la sophistique s'est étendue sur tout l'empire romain. Les sophistes devaient leur position au fait qu'ils étaient les personnes les plus instruites³³. Les empereurs eux-mêmes (Hadrien, Antonin Pius, Marc Aurèle) favorisaient le développement de la seconde sophistique, en confiant aux sophistes des chaires dans les grandes écoles, d'importantes fonctions publiques dans leurs cours, et de considérables privilèges civiques³⁴. Cependant, comme le soutient Bowie, ils n'ont pas joué un grand rôle sur le plan historique, puisqu'ils n'ont pas eu d'impact sur les décisions politiques des souverains³⁵.

Les sophistes grecs se formaient dans les écoles rhétoriques. Le cursus ne prévoyait pas de séparation entre sophistes et orateurs. C'est seulement après leurs études que les uns devenaient des orateurs professionnels, alors que

³⁰ GERTH, *op. cit.*, col. 719; BOULANGER, *op. cit.*, p. 58.

³¹ BOULANGER, *op. cit.*, p. 11.

³² BOWERSOCK, *op. cit.*, p. 17; SIRAGO, *op. cit.*, p. 40 sq.

³³ W. TATARKIEWICZ, *Historia estetyki*, t. 1: *Estetyka starożytna*, éd. 3, Warszawa 1985, p. 247.

³⁴ O. SCHÖNBERGER, [in:] PHILOSTRATOS, *Die Bilder*, griechisch-deutsch, nach Vorarbeiten von Ernst Kalinka herausgegeben, übersetzt und erläutert von Otto Schönberger, München 1968 p. 9; BOWERSOCK, *op. cit.*, p. 43 sqq.

³⁵ BOWIE, *The Importance*, p. 29 et 44.

d'autres, plus doués et plus versés dans l'étude, briguaient le titre de sophiste. Les écoles étaient majoritairement privées, seulement à Athènes et à Rome il existait des chaires jouissant de subventions systématiques de la part de l'Etat. Autrement, les études étaient payantes. Dans l'école, l'étudiant travaillait sous la direction d'un maître et il avait à sa disposition des manuels de rhétorique et une bibliothèque d'auteurs grecs³⁶. Les étudiants plus riches voyageaient d'école en école à la recherche des maîtres de plus en plus célèbres. Les écoles les mieux réputées étaient celles d'Athènes, de Smyrne, d'Ephèse et de Milet³⁷. La durée des études dépendait des progrès réalisés par l'étudiant³⁸. La formation comprenait la tachygraphie, le droit, mais surtout l'analyse des auteurs anciens: historiens, orateurs, poètes, avec une grande place réservée à Homère; d'une manière générale, il s'agissait de connaître tout le patrimoine culturel grec. L'acquisition de ces compétences permettait de se faire remarquer, après les études, dans les discours publics ou dans les œuvres écrites. Les compétences oratoires s'acquéraient à travers προγυμνάσματα, c'est à dire des exposés que l'étudiant préparait tout seul en vue de les présenter devant ses condisciples et ses maîtres. Tout au début, ce n'étaient pas de vrais discours, mais des exercices reprenant différentes formes discursives, à savoir: ἡθροποιεῖα – portrait physique et moral de personnes; μῦθος – fable; διήγημα – présentation d'un fragment d'œuvre historique ou étude d'un motif poétique; ἔκφρασις – description d'une œuvre d'art ou d'un panorama, etc.; ἐγκώμιον – éloge; ψόγος – blâme; χρεῖα – sentence éthique illustrée avec des exemples; κατασκευή – accréditation d'un fait; ἀνασκευή – mise en doute d'un événement; σύγκρισις – comparaison. Certaines de ces formes ont accédé au rang de genre littéraire autonome, comme c'est le cas en particulier d'éloge et d'ecphrase (description). Cette époque nous a légué quatre manuels d'exercices rhétoriques ainsi que leurs modèles: celui de Théon (I^{er}/II^e siècle après J.-C.), celui d'Hermogène de Tarse (env. 160-230), celui d'Aphtonios (III^e/IV^e s.) et celui de Nicolas (V^e s.)³⁹. Dans la dernière phase de leur formation, les étudiants préparaient des discours complets, appelés déclamations, μελέται. Un

³⁶ NICOSIA, *op. cit.*, p. 96 sq.

³⁷ BOWERSOCK, *op. cit.*, p. 17; SCHÖNBERGER, [in:] PHILOSTRATOS, *Die Bilder*, *op. cit.*, p. 7.

³⁸ K. REKUCKA-BUGAJSKA, « Program greckiej szkoły retorycznej w świetle świadectw Libaniosa », *Meander* 41 (1986), cah. 4-5, p. 121 sq.

³⁹ H. LAUSBERG, *Handbuch der literarischen Rhetorik. Eine Grundlegung der Literaturwissenschaft*, Aufl. 3. mit einem Vorwort von Arnold Arens, Stuttgart 1990, § 1106 sqq.; NICOSIA, *op. cit.*, p. 97 sq.; REKUCKA-BUGAJSKA, *op. cit.*, p. 124 sqq.; G. A. KENNEDY, *A New History of Classical Rhetoric*, Princeton (NJ) 1994, p. 203 sqq.

tel discours, corrigé et jugé par le maître, devait satisfaire à toutes les règles de l'art oratoire. Cette épreuve devait aussi révéler le talent de l'étudiant, l'étendue de sa culture, l'efficacité de sa mémoire et ses capacités d'acteur. Le discours pouvait s'inscrire dans le champ de la justice, de la politique ou reprendre un sujet de circonstance, mais il ne touchait pas à l'actualité. Il se référait plutôt aux événements historiques, voire il était de part en part fictionnel⁴⁰. A la fin, c'est le maître lui-même qui prononçait une *μελέτη* modèle.

Tous les diplômés des écoles rhétoriques pouvaient intervenir publiquement en tant qu'orateurs, mais le grand honneur de devenir sophiste échouait seulement aux plus doués d'entre eux qui l'acquéraient grâce à la qualité de leur production orale et écrite. Certains d'entre eux devenaient, comme Philostrate Flavius, professeurs d'éloquence.

Les sujets fictifs des *μελέται* sont vite devenus populaires aussi en dehors du cadre scolaire. Bon nombre d'auditeurs préféraient en effet écouter des discours artistiques peu liés à la vie de la cité, mais bien garnis d'érudition, que d'écouter des discours politiques, puisque, en fait de la politique, c'est la cour impériale qui décidait de tout et non le peuple. L'intervention publique d'un sophiste ne se ramenait pas seulement à un discours, c'était une sorte de *one man show* où l'entrée était payante. Lorsqu'un sophiste arrivait dans une cité, il annonçait où et quand il ferait son discours d'apparat. Le spectacle pouvait avoir lieu à l'odéon, au théâtre, dans le temple, au *buleuterion*, dans une salle de conférence, etc.⁴¹ En guise d'introduction, le sophiste prononçait un bref *διάλεξις* en style simple ; c'était une sorte de conversation, appelée aussi *λαλιά*, *προλαλιά* ou *προαγών*, c'est à dire une sorte de causerie à thème déterminé. L'orateur était d'habitude vêtu à la mode attique, en sorte que le vêtement et la parole soient de même style. Cette façon de s'habiller pratiquée par les sophistes les plus rigoureux est ainsi décrite dans *Images* de Philostrate Majeur :

Αὐτὸς δὲ ὁ Δαίδαλος ἀττικίζει μὲν καὶ τὸ εἶδος ὑπέροσφόν τι καὶ ἔνουν βλέπων, ἀττικίζει δὲ καὶ αὐτὸ τὸ σχῆμα· φαιὸν γὰρ τρίβωνα τοῦτον ἀμπέχεται προσγεγραμμένης αὐτῷ καὶ ἀνυποδησίας, ἧ μάλιστα δὴ οἱ Ἀττικοὶ κοσμοῦνται.

Ipsa autem Daedalus et specie atticisat nimiam quandam sapientiam et meditationem prae se ferens, et ipso atticisat habitu, fusco quippe illo amictus pallio praetereaue discalceatus pictus, quo maxime gaudent ornatu Athenienses.

(I, 16, 1)

⁴⁰ NICOSIA, *op. cit.*, p. 93 sq.

⁴¹ A. BILLAULT, *L'univers de Philostrate*, Bruxelles 2000, p. 11.

Les brefs discours d'attaque traitaient des sujets variés, mythologiques, éthiques, philosophiques, anecdotiques, mais ce pouvaient être également des ephrases ou des récits. Ils étaient parfois énoncés en position assise. Ensuite l'orateur passait à son véritable discours d'apparat qu'il énonçait toujours debout. Il déclamait *μελέτη*. Et suivant les inflexions thématiques du discours, il jouait différents rôles ; il modulait sa voix, adaptait ses gestes, sa mimique, ses mouvements corporels, son débit, son investissement émotionnel. Les sujets de tels discours étaient souvent imaginaires, comme c'était d'usage dans les déclamations scolaires, mais ce pouvaient être également des sujets mythologiques, juridico-éthiques, des délibérations d'ordre historique à caractère persuasif⁴². Chaque partie du discours devait fournir de solides connaissances historiques, scientifiques, mythologiques, littéraires, etc.⁴³ L'exécutant pouvait à la rigueur lire son texte, mais il est évident qu'avec la nature essentiellement spectaculaire de telles manifestations, le meilleur effet était atteint par ceux qui récitaient de mémoire et ceux qui improvisaient. La déclamation improvisée était appelée *αὐτοσχέδιος λόγος*, ou *αὐτοσχέδιος μελέτη*. Les auditeurs avertis savaient distinguer entre la blague, la facétie ou un art oratoire ordinaire et un bon impromptu d'un sophiste de talent, riche en détails érudits et réalisé selon tous les préceptes du métier⁴⁴.

Ainsi, comme l'affirme C.L. Kayser dans son introduction aux œuvres de Philostrate, les sophistes utilisaient dans leurs interventions publiques deux formes discursives, la dissertation et la déclamation : «ad scholasticam institutionem videntur pertinuisse et *μελέται* et *διαλέξεις*, quo utroque genere cumulatur quodammodo professio sophistarum.»⁴⁵ Si le sophiste savait concilier, comme le voulait Philostrate, son talent avec un grand sens moral et une vaste culture, cela lui assurait autorité et notoriété. Les déclamations de bons sophistes provoquaient «l'enthousiasme et l'admiration du public pour le raffinement de la technique, la justesse de la parole, le jeu d'acteur»⁴⁶. C'est en ces termes que Philostrate Flavius parle de l'art oratoire du sophiste Dion :

Καὶ γὰρ ἡ πειθὴ τᾶνδρῶν οἷα καταθέλλεται καὶ τοὺς μὴ τὰ Ἑλλήνων ἀκριβοῦντας.
Τραϊανὸς γοῦν ὁ αὐτοκράτωρ ἀναθήμενος αὐτὸν ἐπὶ τῆς Πώμης ἐς τὴν χρυσῆν

⁴² NICOSIA, *op. cit.*, p. 95.

⁴³ BILLAULT, *op. cit.*, p. 13.

⁴⁴ BOULANGER, *op. cit.*, p. 51 sqq. ; NICOSIA, *op. cit.*, p. 99 sq.

⁴⁵ C. L. KAYSER, [in:] *Flavii Philostrati quae supersunt, Philostrati Junioris Imagines, Callistrati Descriptiones*, edidit C. L. Kayser, éd. 2, Turici 1853, p. VI.

⁴⁶ M. DZIELSKA, [in:] *FLAWIUSZ FILOSTRAT, Żywot Apolloniusza z Tiany*, traduit du grec par Ireneusz Kania, préface de Maria Dzielska, Kraków 1997, p. 6.

ἄμαξαν, ἐφ' ἧς οἱ βασιλεῖς τὰς ἐκ τῶν πολέμων πομπὰς πομπεύουσιν, ἔλεγε θαμὰ ἐπιστρεφόμενος ἐς τὸν Δίωνα «τί μὲν λέγεις, οὐκ οἶδα, φιλῶ δέ σε ὡς ἐμαυτόν».

Etenim tanta viri suada erat, quae delenire posset vel homines Graecarum litterarum imperitos. Trajanus igitur imperator Romae illum in aureum currum assumens, quo vecti imperatores triumphos agunt, identidem ad Dionem conversus «quid ti dicas» inquit «nescio, te vero amo ut me ipsum».

(*Vitae Sophistarum*, 1, 7, 4)

Les spectacles donnés par les sophistes ont été appelés rhétorique *épidéictique* ; ce terme ne désigne pas cependant seulement un *discours d'apparat*, mais aussi, par la nuance dramatique qu'il comporte, un discours *spectaculaire*. En effet, la communication du contenu n'y reposait pas uniquement sur le code verbal, mais également sur celui des gestes et de la mimique, qui visaient autant à faire passer un message qu'à susciter des émotions esthétiques.

Dans sa vision idéale de la seconde sophistique, Philostrate tendait à épurer le terme de 'sophiste' de toute connotation péjorative⁴⁷ liée à l'activité de la deuxième et de la troisième génération de la première sophistique. Selon sa conception, le sophiste est un homme sage au sens moral et scientifique du terme ; il est actif et utile sur le plan social, il est gardien et dépositaire du patrimoine culturel qu'il enrichit lui-même à travers son activité d'imitation et par une louable émulation *μίμησις* et *ζῆλος*. Quant à Philostrate lui-même, il avait certainement atteint cet idéal en tant que maître, orateur et homme de lettres. S'il avait été un modèle de comportement moral, nous l'ignorons, mais c'est bien une telle conception qu'il prônait dans son portrait littéraire d'Apollonios de Tyane.

L'image historique de la seconde sophistique diffère quelque peu de celle que nous présentent les écrits programmatiques de Philostrate, mais tout imparfaite qu'elle puisse paraître, elle a eu un grand impact sur la production écrite de son époque et elle a contribué à transmettre aux siècles suivants les richesses du patrimoine culturel grec⁴⁸. Tournée qu'elle était vers le passé, elle a produit notamment pour son usage des dictionnaires d'expressions attiques, des grammaires, des compendiums de connaissances relatifs à différents arts, sciences et métiers, des manuels de rhétorique et de philosophie, des ouvrages historiques de caractère général ou monographique, des biographies, des recueils de sentences, d'anecdotes et d'apophtegmes, des descriptions d'œuvres artistiques qui, conservés jusqu'à nos jours, deviennent une inestimable source d'informations.

⁴⁷ NICOSIA, *op. cit.*, p. 90.

⁴⁸ SIRAGO, *op. cit.*, p. 74.

BIBLIOGRAPHIE

- ANDERSON G. : « The Second Sophistic. Some Problems of Perspective », [in:] D. A. RUSSEL (éd.), *Antonine Literature*, Oxford 1990, p. 91-110.
- BILLAULT A. : *L'univers de Philostrate*, Bruxelles 2000.
- BOULANGER A. : *Aelius Aristide et la sophistique dans la province d'Asie au II^e siècle de notre ère*, Paris 1923.
- BOWERSOCK G. W. : *Greek Sophistes in the Roman Empire*, Oxford 1969.
- BOWIE E. L. : « Greeks and Their Past in the Second Sophistic », [in:] *Studies in Ancient Society. Past and Present Series*, general editor: Trevor Aston, edited by M. I. Finley, London 1974, p. 166-209.
- « The Importance of Sophists », *Yale Classical Studies*, vol. 27: *Later Greek Literature*, Cambridge 1982, p. 29-59.
- CASSIN B., « Du faux ou du mensonge à la fiction. (De pseudos à plasma) », [in:] B. CASSIN, M. E. BLANCHARD, A. BRANCACCI (et 7 al.), *Le plaisir de parler. Études de sophistique comparée*, Paris 1986, p. 3-29.
- DZIELSKA M., [in:] FLAWIUSZ FILOSTRAT, *Żywot Apolloniusza z Tiany*, traduit du grec par Ireneusz Kania, préface de Maria Dzielska, Kraków 1997, p. 5-40.
- Flavii Philostrati *quae supersunt*, Philostrati Junioris *Imagines*, Callistrati *Descriptiones*, edidit C. L. Kayser, éd. 2, Turici 1853.
- FLINTERMAN J.-J. : *Power, Paideia and Pythagoreanism. Greek Identity, Conceptions of the Relationship between Philosophers and Monarchs and Political Ideas in Philostratus' "Life of Apollonius"*, Amsterdam 1995.
- GERTH K. : « Die Zweite oder Neue Sophistik », RE 8. Supplbd. (1956), col. 719-782.
- KENNEDY G. A. : *A New History of Classical Rhetoric*, Princeton (NJ) 1994.
- KERFERD G. B. : *The Sophistic Movement*, Cambridge 1981.
- LAUSBERG H. : *Handbuch der literarischen Rhetorik. Eine Grundlegung der Literaturwissenschaft*, Aufl. 3. mit einem Vorwort von Arnold Arens, Stuttgart 1990.
- NICOSIA S. : « La seconda sofistica », [in:] *Lo spazio letterario della Grecia antica*, direttori Giuseppe Cambiano, Luciano Canfora, Diego Lanza, vol. 1: *La produzione e la circolazione del testo*, t. 3: *I Greci e Roma*, Roma 1994, p. 85-116.
- Philostratorum et Callistrati *Opera*. Recognovit A. Westermann, Parisiis 1849.
- REARDON B. P. : *Courants littéraires grecs des II^e et III^e siècles après J.-C.*, Paris 1971.
- REKUCKA-BUGAJSKA K. : « Program greckiej szkoły retorycznej w świetle świadectw Libaniosa », *Meander* 41 (1986), cah. 4-5, p. 117-130.
- SCHÖNBERGER O. : « Die Bilder des Philostratos », [in:] G. BOEHM, H. PFOTENHAUER (Hrsg.), *Beschreibungskunst – Kunstbeschreibung. Ekphrasis von der Antike bis zur Gegenwart*, München 1995, p. 161.
- PHILOSTRATOS, *Die Bilder*, griechisch-deutsch, nach Vorarbeiten von Ernst Kalinka herausgegeben, übersetzt und erläutert von Otto Schönberger, München 1968.
- PHILOSTRATUS, EUNAPIUS, *The Lives of the Sophists*, with an English translation by W. C. Wright, Cambridge 1921.
- SIRAGO V. A. : « La seconda sofistica come espressione culturale della classe dirigente del II sec. », [in:] *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt. Geschichte und Kultur Roms im Spiegel der neueren Forschung*, Teil 2: *Principat*, Bd. 33: *Sprache und Literatur. (Allgemeines zur Literatur des 2. Jahrhunderts und einzelne Autoren der trajanischen und früh-hadrianischen Zeit)*, hrsg. von Wolfgang Haase, 1. Teilband, Berlin 1989.
- TATARKIEWICZ W. : « Classification of Arts in Antiquity », *Journal of the History of Ideas*, 24 (1963), p. 231-240.

— *Historia estetyki*, t. 1: *Estetyka starożytna*, éd. 3, Warszawa 1985.

WILAMOWITZ-MÖLLENDORF U. v., « Asianismus und Atticismus », *Hermes. Zeitschrift für Classische Philologie*, 35 (1900), p. 1-52.

DRUGA SOFISTYKA – PRÓBA DEFINICJI

Streszczenie

Druga sofistyka wywarła przemożny wpływ na piśmiennictwo greckie epoki cesarstwa rzymskiego. Jednakże dotychczas nie mamy jasnego pojęcia, czym ona była, jaki był jej program, co zadecydowało o jej powstaniu i rozkwicie. Według niektórych znawców była ruchem narodowym Greków, podbitych przez Rzymian, zrodziła się z ich politycznego niezadowolenia i z nostalgii po utraconej wielkości. Inni, przeciwnie, jej źródeł dopatrują się w zauroczeniu się Rzymian kulturą Greków. Jedni podkreślają jej erudycyjny charakter, inni ją deprecjonują, przypisując jej dbałość tylko o estetykę słowa i unikanie poważnych kwestii. W podręcznikach uniwersyteckich przedstawia się jej bardzo uproszczony i zubożony wizerunek. W najnowszych natomiast naukowych opracowaniach mówi się o drugiej sofistyce jako o strażniczce i twórczej kontynuatorku całej ogromnej *σοφία* greckiej, w której skład wchodzi bogata literatura piękna, naukowa i filozoficzna, religia z mitologią, wielka historia, rozwinięte rzemiosła, przepiękne wytwory sztuk wizualnych, teoria muzyki itd. To dziedzictwo sofistów przekazywali i przetwarzali, posługując się restaurowanym dialektem attyckim w prozie nasyconej ozdobnymi figurami, dawniej właściwymi poezji.

Twórcą nazwy „druga sofistyka” jest Filostrat Flawiusz, zwany Starszym. On też w swoich dziełach (zwłaszcza w *Żywotach sofistów* i w *Żywocie Apolloniosa z Tyany*) bezpośrednio lub pośrednio mówi o jej powstaniu, celu i charakterze. Według niego druga sofistyka sięga korzeniami epoki klasycznej. Jest retoryką filozofującą. Konkuruje skutecznie z filozofią abstrakcyjną, ciągle, według niego, wahającą się i poszukującą prawdy. Prawdziwy sofista ma wiedzę pewną i wszechstronną. Interesuje go przede wszystkim człowiek: jego dzieje i twórczość. O wszystkim umie mówić pięknie i rzetelnie. A nadto sofista charakteryzuje się filantropią, zdrową religijnością, szlachetną powagą.

Sofiści epoki cesarstwa rzymskiego zdobywali wykształcenie w szkołach retorycznych, ale od zwykłych mówców różnili się talentem, pracowitością i prawością charakteru. Należeli do elity kulturalnej. Byli nie tylko doskonałymi retorami, lecz i twórcami literatury. Mowy wygłaszali na sposób aktorski. Według Filostrata źródłem ich wszechwiedzy było wykształcenie sterowane przez szlachetnych i mądrych mistrzów, własna praca i boska inspiracja. Historia nie umie dostarczyć dowodów na tak szlachetny charakter reprezentantów drugiej sofistyki. Takie jednak miała, według Filostrata, założenia.

Streścił Remigiusz Popowski SDB

Słowa kluczowe: druga sofistyka, Filostrat II Flawiusz.

Mots-clefs: seconde sophistique, Philostrate II Flavius.

Key words: second sophistic, Philostratus II Flavius.